

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL VII.

MONTREAL, 22 JANVIER 1898.

No. 160

SOMMAIRE

La peur, *Vieux-Rouge*—Les affaires municipales, *Civis* — OPINION: L'art d'écrire au Pape, *Jean de Bonnefon*—Les appétits individuels et le budget de l'Etat, *R. S.* — Bévues scolaires, *Magister*—FEUILLETON: Rome, *Émile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement sous ce uxqui en ferons la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

LA PEUR

Que redoutent donc les Vieux-Rouges, et pourquoi sont-ils si discrets — je dirai même si timides — devant l'homme qui les opprime et veut les abaisser? Pourquoi ne pas relever la tête et faire entendre le grand cri; la grande protestation des âmes fortes, des gosiers bien trempés?

C'est pourtant le seul remède, et il est infailible.

A lutter de finesse avec celui qui est archi-fourbe, l'homme honorable, celui qui marche droit son chemin, est sûr de perdre son temps et d'avoir le dessous.

L'attrapeur de vipères ne joue pas avec la bête à la langue fourchue; il ne lui tend pas la main et n'essaie pas de caresser sa peau visqueuse, mais, la pince d'acier à la main, il guette le moment où se desserrent ses replis, puis il la saisit à la gorge et lui arrache ses venimeux crochets.

Voilà la méthode.

Elle réussit partout, surtout en politique. Regardez ce qui vient de se passer à

Montréal, et vous verrez si la méthode n'est pas infallible.

Est-il un homme qui ait plus que M. Préfontaine tâché d'amener à des sentiments sains le Ministre des Travaux Publics ? N'a-t-il pas donné à celui-ci toutes les chances de laisser croire qu'il voulait agir honnêtement avec les libéraux ? N'a-t-il pas même risqué sa popularité pour défendre M. Tarte quand tous l'attaquaient, et cependant qu'avons-nous vu ?

M. Préfontaine, sollicité par la masse des Canadiens-français de cette ville, dont il est le protecteur et le défenseur au Conseil, se présente pour être élu maire de Montréal. La presse française appuie à l'unanimité sa candidature, quand tout à coup une voix discordante se fait entendre dans la *Patrie*, l'organe de M. Tarte par la grâce de M. Greenshields, qui jette les hauts cris et proteste au nom de la morale — oh ! là, là ! — contre le choix de M. Préfontaine. En même temps, M. Tarte employait son organe soudoyé, l'organe No. 2, à insulter le candidat populaire, *Le Herald* rédigé par un importé d'Ontario à la dévotion du Ministre des Travaux Publics, dictait aux Canadiens-français leurs devoirs,

Quelle étrange ironie !

Mais M. Préfontaine ne s'est pas laissé émouvoir ; du moment où la guerre était déclarée, lui, qui avait tant cherché la paix, il acceptait la guerre, et carrément il marcha droit sur la vipère.

Entre le ponce et l'index il a convulsivement serré le cou de la bête venimeuse qui tortillait, et il l'a étranglée dans une lettre courageuse où il met au défi le reptile d'entrer ses crocs dans la main qui l'a défendu autrefois.

Comme résultat, le lendemain il obtenait

satisfaction ; la vipère avait les dents arrachées et se répandait en plates excuses, allant même jusqu'à souhaiter bonheur à celui qu'elle avait voulu empoisonner.

Peut-on rêver un exemple plus frappant de ce que l'on obtient avec de la décision ?

Que les vieux libéraux, que les vieux-rouges ne s'en laissent pas imposer par les conseillers intéressés qui viennent leur bafouiller aux oreilles les mots de conciliation, de discipline, de désarmement, d'union. S'ils cèdent à toutes ces avances perfides ils seront des dupes. Qu'ils s'en tiennent à la position fière et franche d'hommes qui ont des droits à faire valoir et qui les revendiquent comme des hommes. Nous ne leur enseignerons pas de se refuser à toute entente, d'accepter aucune concession. Ils sont les propres juges de ce que leur dignité leur permet d'accepter, mais, de grâce qu'ils ne plient ni l'échine ni le jarret devant les menaces ou les persécutions.

Chacun son tour ; qu'ils attendent le jour où ils pourront mordre celui qui les a mordus.

VIEUX-ROUGE.

Les affaires municipales

Il est rare que notre journal ait l'occasion d'intervenir en matière électorale ; ne paraissant qu'hebdomadairement il nous est presque interdit d'entrer dans les luttes qui demandent riposte immédiate.

Cependant il nous sera permis d'exprimer notre opinion sur certains candidats qui briguent actuellement le suffrage populaire. Dans ce but nous avons choisi un certain nombre de noms qui nous paraissent sortir du groupe compact des candidats et se distinguer par un mérite parti-

culier qui nous pousse à les présenter spécialement au corps électoral et à recommander fortement leur élection au titre d'hommes de progrès, de citoyens aux idées larges, aux convictions profondes et doués du vrai patriotisme civique et canadien.

Le premier que nous désirions inscrire sur cette liste nous a privé du plaisir de faire son éloge et de prendre sa défense au besoin ; il s'est dérobé à notre plume en recevant de ses électeurs le plus glorieux témoignage d'estime et d'appréciation qui pût lui être donné, une élection par acclamation dans le quartier le plus éclairé et le plus difficile de la cité sur le choix de ses représentants, dans un quartier mixte où les élections ont toujours été disputées avec acharnement. Nous voulons parler de l'échevin Rainville réélu par acclamation dans le quartier centre. Nous adressons à M. Rainville nos bien sincères félicitations. L'entrée de M. Rainville aux finances municipales a été marquée par une restriction sévère des dépenses, par une économie de près d'un demi million par année depuis deux ans sur les services réguliers ; la constance avec laquelle il a défendu à Québec le trésor civique contre les demandes — légitimes peut-être mais irréalisables — qui étaient faites pour l'exécution de certains travaux ; sa haute connaissance des affaires, sa parfaite lucidité de conception financière et administrative en font un homme précieux auquel nous avons été fier de voir rendre si solennement justice par les électeurs de son quartier.

Maintenant il est dans le Conseil un autre de ces hommes de haute capacité, d'une intuition puissante de nos besoins municipaux, d'une connaissance hors ligne des affaires de la cité et dont le Conseil ne

peut réellement se passer dans ses délibérations. Cet homme, c'est l'échevin Beausoleil qui se présente dans le quartier-est. Nous ne pouvons pas concevoir comment il se trouve aujourd'hui un homme pour s'opposer à sa réélection et sans vouloir rien dire contre son adversaire que nous savons un très honnête homme, nous avons le devoir de déclarer qu'il a été bien mal conseillé et qu'il fait oeuvre mauvaise en tentant de priver le conseil de ville de lumières auxquelles il ne sera pas capable de suppléer. Il y a dans cette candidature, des dessous politiques où certains hommes se font le jouet d'un personnage bien connu, anxieux de tirer d'Ottawa les ficelles du conseil de ville de Montréal comme il tire celles de la Législature de Québec. Mais les électeurs ne s'y laisseront pas prendre et sauront y mettre bon ordre. L'échevin Beausoleil est indispensable dans le conseil, maintenant surtout que M. Préfontaine devenu maire va se trouver immobilisé sur le fauteuil civique. Il faut un homme de lutte et un homme d'action qui puisse en imposer par sa connaissance des affaires municipales et son habitude du maniement du conseil ; il faut un homme qui puisse tenir tête à l'hostilité incessante contre la majorité canadienne : cet homme c'est M. Beausoleil. Nous sommes convaincus que les électeurs du quartier-est ne laisseront pas leur mandat tomber en quenouille entre les mains d'un homme qui, par la force même des choses se trouverait relégué au dernier rang dans le Conseil et qu'ils rééliront par une bonne majorité leur fidèle représentant, l'échevin Beausoleil.

La même remarque que nous venons de faire peut s'appliquer au quartier St. Jacques où M. Jos. Brunet, l'ancien échevin, est l'objet d'une opposition que nous pouvons qualifier d'incom-

préhensible. M. Brunet est un citoyen intègre, loyal, d'une honnêteté audessus de tout soupçon ; pendant vingt ans, il a représenté le quartier St. Jacques avec succès au Conseil de Ville, il a obtenu pour son quartier et les ouvriers dont il s'est toujours fait le défenseur des avantages réels nombreux et malgré cela, malgré ses bons services, malgré ses travaux, on lui dispute le siège dont il a si bien su se rendre digne. Si encore on apportait une raison quelconque, un motif, mais non, on ne se donne pas même ce souci : " Il y a assez longtemps qu'il est là, dit-on, qu'il cède sa place à un autre." Et quel est cet autre ? un citoyen honorable sans doute, mais sans expérience des affaires municipales, sans connaissances ni aptitudes spéciales pour la discussion qui surgira le jour de la distribution des pouvoirs destiné à être placé dans un comité sans importance et encore au dernier rang dans ce comité. Le quartier St. Jacques sera-t-il assez peu soucieux de ses intérêts pour consentir à un pareil échange, ce serait folie au moment même où M. Brunet est à la veille de recevoir dans le Conseil la récompense de ses bons et loyaux services au comité des chemins. Le départ de M. Préfontaine laisse vacant le siège de président de ce comité et M. Brunet étant le plus ancien membre du comité sera naturellement appelé à la présidence de ce comité. Le quartier St. Jacques va-t-il se priver des avantages qui découlent de cette position favorisée pour le plaisir d'élire un " boy." Nous ne le croyons pas ; les circonstances, sans parler du devoir sacré de la reconnaissance imposent l'obligation de réélire M. Jos. Brunet dans l'intérêt du quartier St. Jacques et pour montrer que les Canadiens-français ne sont pas ingrats pour ceux qui dévouent leur temps, leur travail et même leur argent à la défense de leurs droits et au soin de leur prospérité.

Dans le quartier St. Louis M. Paquette se présente pour le siège laissé vacant par suite du départ de M. Savignac. M. Paquette devrait certainement cette fois être élu. A diverses reprises il a courageusement tenté d'enlever ce mandat à des adversaires puissants mais cette

fois, il a pris les devants et a fièrement planté le premier son drapeau dans la division. Son élection sera justice rendue à son dévouement aux intérêts du quartier, à son activité, à ses connaissances commerciales et à ses aspirations personnelles parfaitement légitimes. Les électeurs de St. Louis ne sauraient faire un meilleur choix.

Nous pourrions en dire autant de son collègue en candidature dans St. Louis, le Dr. Beausoleil, si son nom n'était pas aussi connu de tous les électeurs du quartier. Le Dr Beausoleil est candidat au siège vacant par le départ de l'échevin Renault et bien qu'il se soit décidé au dernier moment à se mettre sur les rangs il a de l'aveu général les plus grandes chances de succès. Le Dr Beausoleil en dehors de ses qualités intellectuelles que prouve amplement la position qu'il occupe dans sa profession et dans la société a à son acquis un record de dévouement, de services rendus à ses concitoyens, de progressisme qui le désigne pour les premières places dans le gouvernement civique. Nous faisons des vœux sincères pour son élection.

M. L. Ouimet, l'échevin du quartier St. Jean-Baptiste, se représente devant ses électeurs avec des états de services qui sont bien de nature à lui mériter leur confiance. Bien qu'arrivé nouvellement dans le Conseil, il a su s'imposer dès le début par la façon vraiment audacieuse dont il s'est attaqué à tous les abus commis sans s'occuper de la haute position de ceux auxquels il s'en prenait. Il a donné un salutaire exemple aux échevins qui ploient l'échine devant les chefs de département et se laissent maltraiter et bafouer par les potentats de certains bureaux. Cette attitude très louable et qui aura le meilleur effet pour l'avenir doit mériter à M. L. Ouimet la confiance et le vote de St. Jean-Baptiste. Dans son premier terme, M. Ouimet a fait plus que d'autres ne font dans dix ans, C'est un début magnifique et il ne tient qu'à ses électeurs de le mettre à même de continuer. Nous espérons qu'ils n'y manqueront pas.

Avant de terminer nous signalerons un nom, un seul, celui de M. James Cochrane dans le quartier St. Laurent, Si nous lui donnons une

mention spéciale c'est que sous un nom anglais il porte un cœur bien canadien. M. Cochrane élevé au milieu des Canadiens-français, parlant leur langue, a toujours traité dans ses nombreuses entreprises les Canadiens-français avec les plus grands égards ; il leur a toujours fourni du travail quand cela était en son pouvoir et leur a rendu des services nombreux. Le *Star* lui reproche d'avoir commencé pauvre et d'être riche aujourd'hui. Ce n'est sûrement pas un crime et c'est un brevet d'intelligence que ne doivent pas négliger les électeurs d'une division aussi éclairée que la division St. Laurent. La lutte qu'on lui fait se mène au point de vue du fanatisme religieux et prohibitionniste. Son adversaire est un de ces piliers de bons principes qui rêvent de placer la "city below the hill" sous le talon et sous la Bible de l'aristocratie "above the hill." Nous avons assez de ces jésuites de robe courte dans la vie privée sans leur donner une chaire au Conseil et nous recommandons aux électeurs de St. Laurent d'élire M. J. Cochrane.

Voici les candidats sur lesquels nous tenions à faire quelques remarques ; nous espérons que nos amis les prendront en bonne part et s'attacheront à suivre nos conseils donnés cordialement et de la façon la plus désintéressée

CIVIS.

PAR ENCHANTEMENT

Vous avez un gros rhume, vous toussiez à vous déchirer la poitrine ; avec quelques doses de BAUME RHUMAL vous êtes soulagés et guéris comme par enchantement.

Le Lion — celui d'Ottawa — a montré les dents, et le renard s'est tapi dans un coin, attendant le moment où il pourra étrangler sans danger pour sa peau.

Les chasseurs sont à l'affût et ne le laisseront pas passer sans le saluer.

DEPECHEZ-VOUS

Si vous souffrez du mal de gorge hâtez-vous de prendre du BAUME RHUMAL spécifique certain.

OPINIONS

L'ART D'ECRIRE AU PAPE

Une note très officielle mais qui ne doit pas être du cardinal Rampolla, car elle ne contient pas de mots inutiles, vient d'informer la foule attentive que ni le pape ni personne au Vatican n'avait reçu la lettre signée par Mme Dreyfus et reproduite par un journal anglais. Je ne sais si cette supplique a été écrite. Mais il est curieux pour l'édification universelle, de raconter comment une lettre parvient au vicaire de Jésus-Christ, comment l'honneur d'une réponse tombe sur les épaules les plus étonnées et les plus étonnantes.

La cour romaine qui a retenu quelques maximes de l'Évangile se souvient du mot : *Demandez et vous obtiendrez*. Cela ne veut pas dire que l'on obtient à Rome ce que l'on demande. Mais on n'y reçoit de faveurs que si on les sollicite. Les concessions faites par le pape *motu proprio* sont infiniment rares. Sous Pie XI des généraux glorieusement vaincus furent accablés de faveurs qu'ils n'avaient pas sollicités. La famille du général de Pimodan, le pur héros tombé à Castelfidardo avec la splendeur d'un lutteur antique et le mouvement d'un archange terrassé, cette famille reçut un titre ducal sans l'avoir demandé. Un grand pape voulut ainsi accrocher à un grand nom vieux dans l'histoire, un souvenir nouveau timbré de la couronne d'un martyr. Léon XIII a donné l'Ordre du Christ (ne pas confondre avec le Christ portugais) à deux ou trois hérétiques de marque, tel Bismarck, sans sollicitations préalables. Et c'est tout. Le reste des faveurs a dû être humblement quêté.

Le nombre des lettres qui arrivent au Vatican est très élevé : la poste italienne dépose à la porte de bronze une moyenne de vingt mille plis par jour. Toutes les lettres sont enregistrées à l'arrivée, puis distribuées aux congrégations compétentes. Les hommes avisés emploient pour au Souverain-Fontife un papier spécial, appelé *carta palomba*. C'est le papier timbré de la Curie ; mais il coûte meilleur marché que celui de France. Il est fort beau, et fait à la main dans les

fabriques de Fabriano. La lettre est toujours en latin, mais la qualité du latin n'a aucune importance : la qualité du papier doit être supérieur. La lettre débute ainsi : BEATISSIME PATER. Elle peut se terminer par l'antique formule noblement simple : *Et Deus*. Mais il est permis d'employer une phrase plus longue.

Le solliciteur ne peut jamais oublier d'indiquer ses prénoms. Le respect du nom de baptême est féodalement conservé en Italie et la Curie se garderait de répondre à une lettre brutalement signée d'un nom patronymique.

La lettre mise sous enveloppe et cachetée de cire blanche s'en va vers le Vatican ainsi vêtue en première communiante sous cette adresse : "Sanctitati Suae Leonis Papæ XIII, feliciter regnanti." Ainsi fait, le pli arrive sûrement dans les bureaux où il est pieusement classé et remis pour l'éternité.

Si l'écrivain veut être lu par le pape, l'entreprise est plus difficile. Deux chemins s'ouvrent devant lui.

Le pli peut être expédié à un prélat de cour romaine ou à un diplomate habitué aux détours du Vatican. Le commissionnaire tenant en sa droite une enveloppe et en sa gauche une large aumône, a chance d'être bien reçu. La dimension de la bourse offerte, plus que l'intérêt de la correspondance fixe la forme de la réponse. Si l'on veut, par exemple, faire approuver un livre, il est préférable que l'œuvre ne rentre pas dans la catégorie de celles que le pape peut lire et apprécier. Un dentiste fit un travail sur la *prothèse dentaire*. Il reçut une lettre et un titre. Il avait délicatement évidé son livre bien relié et avait remplacé par des feuilles de la Banque de France les pages de son traité.

Le procédé n'est pas à la portée de toutes les bourses. On connaît un moyen plus économique de mettre une lettre sous les yeux du pape. La chose n'a jamais été divulguée par écrit ; il suffit de placer la requête sous deux enveloppes. La première, celle que la poste voit, est sous l'adresse donnée plus haut. La seconde doit porter cette inscription : "À Sa Sainteté le Pape, préfet de la Sainte-Inquisition romaine et universelle." Tout homme, cardinal, prêtre ou

laïque, qui décachetterait un pli ainsi adressé, serait frappé d'excommunication majeure. Car Haul IV, un Caraffa, réserva pour lui et pour ses successeurs la présidence du terrible tribunal. Une bulle vint interdire à quiconque l'ouverture d'un envoi adressé au pape, comme souverain justicier de l'Eglise.

¶ Dans la pratique, quand une lettre est ainsi adressée, le secrétaire d'Etat la remet à Léon XIII qui l'ouvre et la rend sans la lire à celui dont l'influence domine aujourd'hui l'Eglise comme une tour en ruines domine un village— en le menaçant,

Mais quand on écrit, même au pape, l'espoir d'être lu doit être doublé de l'espoir d'une réponse.

Cet honneur est à trois degrés : immédiatement au-dessus du silence vient la réponse du secrétaire des lettres latines. Ce personnage est chargé d'accuser réception de leur envoi aux correspondants peu considérables, eux donateurs peu généreux. Il termine sa lettre par une bénédiction vague et signe pour le pape, quand le sous-secrétaire ne signe pas pour le secrétaire.

Si l'expéditeur a quelque notoriété, si l'aumône jointe est digne du grand pape régnant, s'il y a quelque agréable flatterie pour la politique de l'Eminent Rampolla, l'affaire devient diplomatique.

Le cardinal secrétaire d'Etat est chargé de la réponse.

Et ce noble seigneur flue en phrases sans idées, tombe de lieux communs, en précipices oratoires, bénit à tort et à travers, donne enfin une de ces innombrables lettres qui feraient de sa correspondance comprimée, une cuve d'eau bénite distillée, mais sirupeuse,

En cas de réponse du cardinal Rampolla, la cour romaine s'engage mais la Papauté reste irresponsable. Nous nageons dans les formules parmi des roseaux de haute courtoisie. Le cardinal sicilien répondit ainsi à un fou qui, dans une lettre au pape, avait accablé d'admiration aliénées la politique du secrétaire d'Etat. Cette lettre est conservée dans les archives de l'arsile célèbre où vivait son destinataire. Quand la requête est d'importance, quand l'auteur est un

prince ne ou un roi de démocratie, le Pape répond par un Bref. Cela, et cela, engage l'Église. Le reste est singerie diplomatique, chinoiserie opportuniste. Les lettres volent ; les brefs restent scellés pour l'éternité de ce fameux sceau du pêcheur qui représente Pierre, ramassant des âmes dans sa frêle barque.

Les détails matériels qui entourent le Bref servent à encadrer l'importance du parchemin. La feuille est large. La marge a la majesté d'une route nationale. Au sommet de la première page se lisent les mots ;

LEO PAPA XIII — *Dilecte fili...* La formule qui termine est ; *Datum Romæ apud Sanctum Petrum. (Donné à Rome, près de Saint Pierre.)*

Une copie du Bref avec lettres ornées est envoyée au destinataire sous signature d'un haut prélat. Mais la minute reste dans les archives du Vatican.

Parfois les réponses du Pape ont une brièveté digne de Tacite : un prêtre demanda un beau jour la faveur d'être relevé du vœu de chasteté. Il y allait, d'après certificats médicaux, de la vie du pétitionnaire. La réponse fut incisive comme le couteau du grand prêtre : " *Sit castus aut pereat !* " *La Chasteté ou la Mort !*

Un pape, Innocent X, avait adopté un système précis. Il refusait tout ce qu'on lui demandait. Il a laissé dans l'histoire le surnom de " *Monsignor nonsipuo.* "

Léon XII, lui, refuse peu de choses. Mais aujourd'hui les faveurs qu'il promet sont des billets à ordre souscrits par le seul cardinal Rampolla. On assure que le pape futur ne payera pas les traites dont l'échéance viendra sous le règne renouvelé.

JEAN DE BONNEFON.

COURT MAIS BON

Le traitement du rhume par le BAUME RHUMAL soulage de suite et guérit rapidement. Seulement 25cts la bouteille.

LE RÉVEIL a été arrêté pendant deux jours au Bureau de Poste de Montréal. Nous en reparlerons la semaine prochaine.

LES APPETITS INDIVIDUELS ET LE BUDGET DE L'ÉTAT

Les particuliers aménagent leur propre argent, tandis que l'État aménage l'argent des autres ; de là de profondes différences entre les budgets des premiers et le budget du second. En vain tente-t-on souvent de les assimiler pour la commodité de l'exposé. La comparaison ne repose que sur des données erronées et pourrait même, si elle était poursuivie jusque dans la pratique, amener de très dangereuses confusions nous allons le montrer.

Un ministre des finances français de renom cependant, M. Magne, aimait à répéter que les comptes publics doivent ressembler à ceux d'une ménagère pour la clarté et la simplicité. Soit ! à ces deux points de vue. Le compte général des finances en effet, gagnerait beaucoup à se condenser en quelques colonnes comme le livre d'une cuisinière ; le public s'y reconnaîtrait mieux. Mais autrement, aux points de vue plus élevés de leur origine et de leur but, de la coordination de leurs éléments et surtout des règles qui président à leur établissement, de radicales dissemblances éclatent entre les budgets particuliers et le budget de l'État.

La plus importante de ces différences est celle que nous signalions dès le début ; le budget de l'État gère l'argent des autres. Combien il importe de saisir toute l'étendue de ce premier caractère distinctif ! A celui qui gère son propre argent il est permis, il est presque recommandé, de ne penser qu'à lui, de n'envisager que son intérêt personnel ou l'intérêt des siens, d'exclure, par conséquent, d'une manière complète, les autres de ses combinaisons. Alors, les qualités d'économie, d'épargne, de restriction, que possède à un si haut degré la majorité de nos concitoyens suffisent à assurer une parfaite administration,

La gestion de la fortune publique n'est plus faite pour susciter la même admiration. On n'y rencontre ni économies, ni excédents de recettes ; les déficits s'y étalent souvent au grand jour, ou se dissimulent derrière des artifices de comptabilité. Le peuple le plus " regardant "

du monde en son particulier devient gaspilleur en masse.

C'est que les qualités nécessaires pour administrer le budget de l'État ne sont nullement celles qui convenaient si bien aux budgets particuliers. Quand on gère les deniers publics, il faut rejeter loin de soi les sentiments mesquins et égoïstes de l'intérêt personnels et les remplacer par d'autres d'un ordre beaucoup plus élevé, beaucoup plus rares alors nécessairement, surtout dans une démocratie où les responsabilités s'éparpillent par des sentiments d'homme d'État.

L'homme d'État, sans vouloir donner au mot une extension trop ambitieuse, est simplement celui qui étend ses regards sur l'ensemble du pays, qui envisage exclusivement les intérêts généraux du présent et de l'avenir. Toute personne appelée à gérer les deniers publics doit plus ou moins posséder ces qualités d'homme d'État, c'est-à-dire s'élever au-dessus des idées de personne, de clocher, d'actualité contingente. Or, par malheur, la plaie de nos budgets, aujourd'hui, chacun le sait, réside précisément dans le déchaînement des convoitises locales et individuelles. L'argent de tout le monde représente aux yeux de chacun un lambeau de fortune personnelle à conquérir. La preuve en est fournie tous les jours par les débats parlementaires et les tournées électorales où les appétits se donnent carrière, sans être refrénés.

Sans être refrénés ! Là est le mal. Car la nature humaine n'imposera jamais silence aux appétits individuels ; il faut s'y résigner. Seulement, si l'esprit public, qui n'existe chez nous qu'à l'état d'embryon, avait eu le temps de se développer suffisamment, si la saine conception du budget de l'État avait pu pénétrer dans les esprits, une invincible force de résistance tiendrait en respect ces manifestations égoïstes et les obligerait à s'incliner devant l'intérêt général.

D'autres, différences, d'ailleurs, accroissent les dangers de la confusion régnante entre les budgets particuliers et le budget de l'État. Les revenus des particuliers ne sont pas extensibles à volonté, tant s'en faut, chacun le sait. Les re-

cettes de l'État, au contraire, sont à peu près indéfiniment extensibles, car il suffit d'un impôt nouveau pour les accroître ; l'épreuve s'en fait tous les jours. La seule limite pour l'État, en cette matière, est la force contributive du pays, limite moins lointaine qu'on ne le suppose, néanmoins, très imprécise. Tant qu'elle n'est pas atteinte, les recettes du budget doivent, coûte que coûte, satisfaire aux dépenses. Aussi les règlements de comptabilité prescrivent-ils expressément de commencer le vote du budget par les dépenses, afin que les recettes destinées à l'équilibre soient ensuite déterminées en conséquence,

De là résulte encore une nouvelle différence en ce qui concerne les dépenses elles-mêmes. Pour les particuliers, si nécessaires soient les dépenses, il faut y renoncer lorsque les revenus n'y suffisent pas. " Mes moyens ne me le permettent pas, " voilà l'argument sans réplique contre lequel chacun de nous se heurte tous les jours. L'État ne connaît pas une telle barrière ; ordonnant ses dépenses de prime abord sur la seule justification de leur nécessité, il laisse aux recettes le soin d'y pourvoir. Les dépenses, aussitôt leur nécessité démontrée, sont définitivement votées. Comme malheureusement le nécessaire confine à l'utile, au convenable et à l'agréable, il n'est pas surprenant de voir les crédits s'enfler outre mesure,

Tout cela concourt à rendre facile le gaspillage de l'argent des autres : les recettes sont extensibles, les dépenses admises d'emblée, la route, par conséquent, ouverte aux entraînements, à moins que le sentiment des intérêts généraux du pays ne refrène victorieusement le déchaînement des intérêts particuliers.

Sans doute, par contre, le budget de l'État subit une série de contrôles efficaces, dont les particuliers sont dispensés puisqu'ils n'ont de comptes à rendre à personne. Mais pour remplir un tel rôle il faut qu'elles fonctionnent régulièrement, et elles ne sauraient fonctionner régulièrement sans l'appui de l'opinion publique ; on en revient toujours là.

Il faut que les sentiments d'homme d'État dont nous parlions tout à l'heure prédominent

dans l'esprit des dispensateurs de la fortune publique. Autrement, les formalités tomberont vite en désuétude. Notre pratique constitutionnelle qui interdit aux membres toute initiative parlementaire susceptible de déranger l'équilibre du budget, est journellement éludé : les trésoriers le déplorent dans leur exposés. De sorte que la seule différence entre les budgets particuliers et celui de l'Etat qui aurait pu tourner à l'avantage de ce dernier cesse même d'entrer en ligne de compte quand l'esprit public ne vient pas à la rescousse.

La bonne gestion des finances de l'Etat ne trouve, en somme, de garanties que dans cet esprit public, s'il est bien dirigé, précisément parce qu'alors il s'inspire de sentiments contraires à ceux dont sont imbus les particuliers pour leurs budgets privés. Les quatre caractères distinctifs que nous venons d'analyser successivement montrent bien, en effet, comment les budgets de l'Etat se différencient des budgets particuliers. Non seulement les dissemblances sont essentielles et la science financière fait bien de les constater, mais, dans la pratique, le maintien des confusions existantes continuerait d'entraîner les plus dangereuses conséquences. C'est cette confusion même qui ruine aujourd'hui l'équilibre de nos budgets d'Etat où l'excès des dépenses y constitue le mal chronique, effrayant par ses progrès que rien n'arrête. Or, de quelle cause provient cet abus incessant des dépenses si ce n'est, chacun le reconnaît, du débordement des idées particularistes, de l'ardeur à satisfaire les intérêts locaux et privés dont s'inspirent à la fois, les uns poussant les autres, électeurs et législateurs. La notion des budgets particuliers chevauche dans les esprits confondue avec celle du budget de l'Etat. On traite celui-ci comme une part de fortune personnelle, sans songer que sa constitution l'empêche de résister à pareil traitement. Quelle défense peut-il opposer par lui-même, avec son organisation où, d'après les caractères signalés précédemment, les recettes sont extensibles jusqu'à des limites imprécises, où les dépenses nouvelles peuvent entrer en ligne aussitôt que l'apparence de leur nécessité est invoquée, où les formalités risquent

de demeurer impuissantes, où l'argent des autres devient la proie de tous ? Les budgets particuliers, au moins, organisés en vue des intérêts privés, possèdent la force de leur résister : limite fixe assignée aux recettes, même limite infranchissable pour les dépenses, surtout la pensée qu'on risque son argent propre, tout cela maîtrise les particuliers, à moins qu'ils ne soient dissipateurs de profession.

Rien de pareil n'existant pour le budget de l'Etat, son mécanisme devient un contre-sens quand l'esprit public n'en règle pas les mouvements, quand c'est, au contraire, la poussée des intérêts privés qui lui imprime une marche folle et le détraque. Ce qui veut dire que les finances de l'Etat périssent entre des mains étrangères, à leurs intérêts généraux. Or, la prospérité des finances publiques compte parmi les plus précieux biens qu'une nation puisse posséder ; l'allègement des impôts, l'équilibre des budgets accroissent sa puissance pendant la paix préparent ses succès en cas de guerre. Tous les efforts, dans un pays prévoyant et sage, doivent tendre à combattre les influences néfastes, susceptibles de retarder l'obtention de résultats si désirables. Ces idées se développeront au fur et à mesure que l'instruction et le bon sens, aidés de la publicité, feront leur œuvre. Le jour viendra certainement où nous comprendrons ces vérités financières aussi bien que les ont comprises de riches nations voisines. Dès à présent cependant nous pourrions commencer à nous en laisser pénétrer et cesser de confondre dans la théorie et dans la pratique les budgets particuliers avec le budget de l'Etat.

R. S.

Bevues scolaires.

Notre confrère Thomas Grim nous conte qu'il vient de paraître, à Londres, un recueil tout simplement composé de réponses faites par les élèves des écoles publiques d'Amérique, réunies, sans y rien changer, par une institutrice, miss Caroline Lerow :

On demande à un élève quelles sont les prin-

cipales productions des Etats-Unis. Et il répond ; " Les principales productions des Etats-Unis sont les tremblements de terre et les volcans."

—Gibraltar est une île bâtie sur un rocher.

—Les deux plus fameux volcans de l'Europe sont Sodome et Gomorrhe.

—La Sicile, selon ces jeunes gens, est une des îles Sandwich ; Pepin et Charlemagne ne sont plus ni roi, ni empereur, ce sont des provinces de l'Autriche, etc., etc.

En d'autres genres, les bécoteries communes par les écoliers sont aussi formidables : " Parlez de la Constitution américaine, demande-t-on à l'un. —La Constitution des Etats-Unis est cette partie du livre qui est à la fin et que personne ne lit."

—Le cœur est attaché à la cinquième paire de côtes,

—Les gouttes d'eau sont généralement sphériques, pour diverses raisons connues seulement de la gracieuse Providence qui les a formées.

—La température se mesure au moyen d'un instrument appelé hydromètre.

—Le plus important événement de la vie d'Horace fut sa naissance en 45,

Shakespeare, la gloire de leur littérature, ne leur est pas toujours familier. Un écolier dit : " Dans la pièce de *Hamlet*, Shakespeare essaie de prouver comment on s'abîme dans sa douleur ou devient fou." Et un autre écrit : "*Hamlet* est une des meilleures tragédies de Shakespeare, dans laquelle Roméo et Juliette sont les principaux personnages, C'est un poème didactique."

Si nous passons à l'histoire romaine, nous apprenons, d'après les écoliers, que " Jules César était réellement un grand homme. C'était un grand capitaine et il écrivit un livre pour les élèves qui commencent à apprendre le latin." De Cléopâtre, il est dit que " sa mort fut causée par la mort d'un aspic qu'elle fit dissoudre dans une coupe de vin."

Au point de vue historique nous remarquons les réponses suivantes -

—Jeanne d'Arc vivait à la Nouvelle-Orléans

[Amérique,] où elle fut découverte et brûlée par les Anglais.

—Le cardinal Richelieu était un des plus fameux soldats de la France. Il fut tué le jour de la Saint-Barthélemy.

—Saint-Barthélemy fut massacré en 1492.

—Le moyen-âge se place entre l'antiquité et la prospérité.

—Lady Jane Grey étudia le latin et le grec et fut décapitée quelques jours après.

—Les croisés étaient des fanatiques qui combattaient dans les tournois.

—Christophe Colomb savait que la terre est ronde, parce qu'il avait fait tenir un œuf en équilibre sur une table.

Voyons quelques définitions données par nos jeunes gens d'Amérique, C'est à n'y pas croire et c'est cependant vrai :

—Qu'est-ce qu'un républicain ? — C'est un pêcheur dont il est fait mention dans la Bible.

—Qu'est-ce qu'un centaure ? — Un animal à trois jambes

—Qu'est-ce que l'ammoniaque ? — La nourriture des dieux,

Je ne veux pas terminer avant de vous apprendre qu'est la politesse. Il s'agissait de rédiger une composition sur ce noble sujet. Voici le devoir d'un des élèves :

" La politesse, c'est dire et faire les choses de la manière la plus agréable. Je crois qu'il est plus facile aux filles d'être polies qu'aux garçons ; mais je n'en suis pas sûr, car je n'ai jamais été fille. La politesse est en usage dans toutes les parties des Etats-Unis."

Arrêtons-nous ici !!

MAGISTER.

UNE BONNE AUBAINE

Les affections de la gorge et des poumons ne résistent pas au traitement du BAUME RHUMAL.

L'honorable Ministre des Travaux Publics va probablement perdre un de ses nombreux moyens de locomotion si le bill du Drummond est retiré.

FEUILLETON

ROME

— PAR —

EMILE ZOLA

Et il n'osa dire toute sa pensée. Depuis qu'il était à Rome, qu'il écoutait et qu'il jugeait, cette querelle entre l'Italie et la France se résumait pour lui en un beau conte tragique. Il était une fois deux princesses nées d'une reine puissante, maîtresse du monde. L'aînée, qui avait hérité du royaume de sa mère, eut le chagrin secret de voir sa cadette, établie en un pays voisin, grandir peu à peu en richesse, en force, en éclat, tandis qu'elle-même déclinait, comme affaiblie par l'âge, démembrée, si épuisée et si meurtrie, qu'elle se sentit battue, le jour où elle tenta un effort suprême pour reconquérir la souveraineté universelle. Aussi quelle amertume, quelle plaie toujours ouverte, à voir sa sœur se remettre des plus effroyables secousses, reprendre son gala éblouissant, régner sur la terre par sa force, par sa grâce et par son esprit ! Jamais elle ne pardonnerait, quelle que fût l'attitude à son égard de cette sœur enviée et détestée. Là était la blessure au flanc, inguérissable, cette vie de l'une empoisonnée par la vie de l'autre, cette haine du vieux sang contre le sang jeune, qui ne s'apaiserait qu'avec la mort. Et même, le jour prochain peut-être où la paix se ferait entre elles, devant l'évident triomphe de la cadette, l'autre garderait au plus profond de son cœur la douleur sans fin d'être l'aînée et la vassale.

—Tout de même comptez sur moi, reprit affectueusement Pierre. C'est en effet une grande douleur, un grand péril, que cette enragée querelle des deux peuples. Mais je ne dirai sur vous que ce que je crois être la vérité. Je suis incapable de dire autre chose. Et je crains bien que vous ne l'aimiez guère, que vous n'y soyez guère préparés, ni par le tempérament, ni par l'usage. Les poètes de toutes les nations qui sont venus et qui ont parlé de Rome, avec le traditionnel enthousiasme de leur culture classique, vous ont grisés de telles louanges, que vous me semblez peu faits pour entendre la vérité vraie sur votre Rome d'aujourd'hui. Vainement on vous ferait la part superbe, il faudrait bien en arriver à la réalité des choses, et c'est justement cette réalité que vous ne voulez pas admettre, en amoureux du beau quand même,

très susceptibles, pareils à ces femmes qui ne sentent plus en beauté et que désespère la moindre remarque sur leurs rides.

Orlando s'était mis à rire, d'un rire enfantin.

—Certainement, on doit toujours embellir un peu. À quoi bon parler des laids visages ? Nous autres, nous n'aimons au théâtre que la jolie musique, la jolie danse, les jolies pièces qui font plaisir. Le reste, tout ce qui est désagréable, ah ! grand Dieu, cachons-le !

—Mais, continua le prêtre, je confesse volontiers la capitale erreur de mon livre. Cette Rome italienne que j'avais négligée, pour la sacrifier à la Rome papale, dont je rêvais le réveil, elle existe, et si puissante, si triomphante déjà, que c'est sûrement l'autre qui est destinée à disparaître avec le temps. Comme je l'ai observé, le pape a beau s'entêter à être immuable, dans son Vatican, de plus en plus lézardé, menaçant ruine, tout évolué autour de lui, le monde noir est déjà devenu le monde gris, en se mélangeant au monde blanc. Et jamais je n'ai mieux senti cela qu'à la fête donnée par le prince Buongiovanni, pour les fiançailles de sa fille avec votre petit-neveu. J'en suis sorti absolument enchanté, gagné à votre cause de résurrection.

Les yeux du vieillard étincelèrent.

—Ah ! vous y étiez ! N'est-ce pas que vous avez eu là un spectacle inoubliable et que vous ne doutez plus de notre vitalité, du peuple que nous devons être, quand les difficultés d'aujourd'hui seront vaincues ? Qu'importe un quart de siècle, qu'importe un siècle ! L'Italie renaitra dans sa gloire ancienne, dès que le grand peuple de demain aura poussé de terre !. Et c'est bien vrai que j'exècre ce Sacco, parce qu'il incarne pour moi les intrigants, les jouisseurs dont les appétits ont tout retardé, en se ruant à la curée de notre conquête, qui nous avait coûté tant de sang et tant de larmes. Mais je revis dans mon bien-aimé Attilio, cette vraie chair de ma chair, si tendre et si vaillant, qui va être l'avenir, la génération de braves gens dont la venue instruit et purifiera le pays. Ah ! que le grand peuple de demain naisse donc de lui et de cette Célia, l'adorable petite princesse, que Stefana, ma nièce, une femme de raison au fond, m'a amenée l'autre jour. Si vous aviez vu cette enfant se jeter à mon cou, m'appeler des plus doux noms, me dire que je serai le parrain de son premier fils, pour qu'il s'appelât comme moi et qu'il sauvât une seconde fois l'Italie. Oui, oui ! que la paix se fasse autour de ce prochain berceau, que l'union de ces chers enfants soit l'indissoluble mariage entre Rome et la nation en-

tière, et que tout soit réparé, et que tout resplendisse dans leur amour !

Des larmes étaient montées à ses yeux. Pierre, très touché de cette flamme inextinguible de patriotisme, qui brûlait encore chez le héros foudroyé, voulut lui faire plaisir.

—C'est le vœu que j'ai fait moi-même, à la fête de leurs fiançailles, en disant à votre fils à peu près ce que vous venez de dire. Oui ! que leurs noces soient définitives et fécondes, qu'il naisse d'elles le grand pays que je vous souhaite d'être, de toute mon âme, maintenant que j'ai appris à vous connaître !

—Vous avez dit ça ! cria Orlando, vous avez dit ça ! Allons, je vous pardonne votre livre, vous avez compris enfin, et la nouvelle Rome, la voilà la Rome qui est la nôtre, que nous voulons refaire digne de son glorieux passé, une troisième fois reine du monde !

D'un de ses gestes amples, où il mettait tout ce qui lui restait de vie, il montra, par la fenêtre claire, sans rideaux, l'immense panorama qui se déroulait, Rome étalée au loin, d'un bout de l'horizon à l'autre. Sous le ciel couleur d'ardoise, sous ce deuil d'hiver si rare, la ville prenait une sorte de majesté plus haute, la mélancolique grandeur d'une cité reine, aujourd'hui déchuë encore, qui attend, muette, immoïle, dans l'air morne, le réveil éclatant, la royauté enfin reconnue de tous, qu'on lui a de nouveau promise. Des quartiers neufs du Viminal aux arbres lointains du Janicule, des toits roux du Capitole aux cimes vertes du Pincio, la houle des terrasses, des campaniles, des dômes, avait une largeur d'océan, dans un balancement sans fin de vagues profondes et grises.

Mais, brusquement, Orlando avait tourné la tête, saisi d'un accès de paternelle indignation, apostrophant le jeune Angiolo Mascara.

—Et, scélérat que tu es, c'est notre Rome que tu rêves de détruire à coups de bombes, que tu parles de raser comme une vieille maison branlante et pourrie, afin d'en débarrasser à jamais la terre !

Angiolo, jusque là silencieux, avait écouté passionnément la conversation. Sur son visage imberbe, d'une beauté de fille blonde, les moindres émotons passaient en rougeurs soudaines : et surtout ses grands yeux bleus avaient brûlé, à entendre parler du peuple, de ce peuple nouveau qu'il s'agissait de faire.

—Oui ! dit-il lentement de sa pure voix musicale, oui ! la raser, n'en pas laisser une seule pierre ! mais la détruire pour la reconstruire !

Orlando l'interrompt.

—Ah ! tu la reconstruirais, c'est heureux !

—Je la reconstruirais, répéta l'enfant debout, d'une voix tremblante de prophète inspiré, je la reconstruirais, oh ! si grande, si belle, si noble ! Ne faut-il pas pour l'universelle démocratie de demain, pour l'humanité enfin libre, une cité unique, l'arche d'alliance, le centre même du monde ? Et n'est-ce pas Rome qui est désignée, que les prophéties ont marquée comme l'éternelle, l'immortelle, celle en qui s'accompliront les destinées des peuples ? Mais, pour qu'elle devienne le sanctuaire définitif, la capitale des royaumes détruits où s'assembleront, une fois par an, les sages de toutes les contrées, on doit la purifier d'abord par le feu, ne rien laisser en elle des souillures anciennes. Ensuite, quand le soleil aura bu les pestilences du vieux sol, nous la rebâtirons dix fois plus belle, dix fois plus grande qu'elle n'a jamais été. Et quelle ville enfin de vérité et de justice, la Rome annoncée, attendue depuis trois mille ans, toute en or, toute en marbre, emplissant la Campagne, de la mer aux monts de la Sabine et aux monts Albains, si prospère et si sage, que ses vingt millions d'habitants vivront dans l'unique joie d'être, après avoir réglémenté la loi du travail. Oui ! oui ! Rome, la Mère, la Reine, seule sur la face de la terre, et pour l'éternité !

Béant, Pierre l'écoutait. Eh quoi, le sang d'Auguste en venait là ? Au moyen âge, les papes n'avaient pu être les maîtres de Rome, sans éprouver l'impérieux besoin de la rebâtir, dans leur volonté séculaire de régner de nouveau sur le monde. Récemment, dès que la jeune Italie s'était emparée de Rome, elle avait aussitôt cédé à cette folie atavique de la domination universelle, voulant à son tour en faire la plus grande des villes, construisant des quartiers entiers pour une population qui n'était pas venue. Et voilà que les anarchistes eux-mêmes, en leur rage de bouleversement, étaient possédés du même rêve obstiné de la race, démesuré cette fois, une quatrième Rome monstrueuse, dont les faubourgs finiraient par envahir les continents, afin de pouvoir y loger leur humanité libertaire, réunie en une famille unique ! C'était le comble, jamais preuve plus extravagante ne serait donnée du sang d'orgueil et de souveraineté qui avait brûlé les veines de cette race, depuis qu'Auguste lui avait laissé l'héritage de son empire absolu, avec le furieux instinct de croire que le monde était légalement à elle et qu'elle avait la mission toujours prochaine de le reconquérir. Cela sortait du sol même, une sève qui avait grisé tous les enfants

de ce terreau historique, qui les poussait tous à faire de leur ville la Ville, celle qui avait régné, qui régnerait, resplendissante, aux jours prédits par les oracles. Et Pierre se rappelait les quatre lettres fatidiques, le S. P. Q. R. de l'ancienne Rome glorieuse, qu'il avait retrouvées partout dans la Rome actuelle, comme un ordre de définitif triomphe donné au destin, sur toutes les murailles, sur tous les insignes, jusque sur les tombereaux de la voirie municipale qui, le matin, enlevaient les ordures. Et Pierre comprenait la prodigieuse vanité de ces gens hantés par la grandeur des aïeux, hypnotisés devant le passé de leur Rome, déclarant qu'elle renferme tout, qu'eux-mêmes ne parviennent pas à la connaître, qu'elle est le sphynx chargé de dire un jour le mot de l'univers, si grande et si noble que tout y grandit et s'y anoblit, qu'ils en arrivent à exiger pour elle le respect idolâtre de la terre entière, dans cette vivace illusion de la légende où elle demeure, cette inextricable confusion de ce qui a pu être grand et de ce qui ne l'est plus.

—Mais je la connais, ta quatrième Rome, reprit Orlando, qui s'égayait de nouveau. C'est la Rome du peuple, la capitale de la République universelle, que Mazzini a déjà rêvée. Il est vrai qu'il y ajoutait le pape. . . Vois-tu, mon garçon, si nous, les vieux républicains, nous nous sommes ralliés, c'est que notre crainte a été de voir, en cas de révolution, le pays tomber aux mains des fous dangereux qui t'ont troublé la cervelle. Et, ma foi ! nous nous sommes résignés à notre monarchie, qui n'est pas sensiblement différente d'une bonne République parlementaire. . . Allons, au revoir, et sois sage, songe que ta pauvre mère en mourrait, s'il t'arrivait quelque ennui. . . Viens que je t'embrasse tout de même.

Angiolo, sous le baiser affectueux du héros, devint rouge comme une jeune fille. Puis, il s'en alla, de son air doux de songeur éveillé, après avoir salué poliment le prêtre, d'un signe de tête, sans ajouter une parole.

Il y eut un silence, et les regards du vieil Orlando ayant rencontré les journaux, épars sur la table, il reprit de l'affreux deuil du palais Boccanera. Cette Benedetta, qu'il avait adorée comme une fille chère, aux jours de tristesse où elle vivait près de lui, quelle mort foudroyante, quel tragique destin, d'avoir été ainsi emportée dans la mort de l'homme qu'elle aimait ! Et, trouvant les récits des journaux singuliers, le cœur douloureux et tourmenté par ce qu'il sentait là d'obscur, il demandait des détails, lors-

que son fils Prada entra brusquement, la face torturée d'inquiétude, essoufflé d'avoir monté trop vite. Il venait de congédier ses entrepreneurs avec une brutalité impatiente, sans tenir compte de la situation grave de sa fortune compromise, en train de crouler, cédant à un tel désir d'être en haut près de son père, qu'il ne les écoutait même pas, insoucieux de savoir si la maison n'allait pas s'effondrer sur sa tête. Et, quand il fut en haut, devant le vieillard, son premier regard fut pour le dévisager, pour se rendre compte si le prêtre, par quelque mot imprudent, ne venait pas de le frapper à mort.

Il frémit de le trouver frissonnant, ému aux larmes de l'aventure terrible dont il causait. Un instant, il crut qu'il arrivait trop tard, que le malheur était fait.

—Mon Dieu ! père, qu'avez-vous ? pourquoi pleurez-vous ?

Et il s'était jeté à ses pieds, agenouillé, lui prenant les mains, le regardant passionnément, dans une telle adoration, qu'il semblait offrir tout le sang de son cœur, pour lui éviter la moindre peine.

—C'est cette mort de la pauvre femme, reprit tristement Orlando. Je disais à monsieur Froment, combien elle m'avait désolé, et j'ajoutais que j'en étais encore à comprendre l'aventure. . . Les journaux parlent d'une mort subite, c'est toujours si extraordinaire !

Très pâle, Prada se releva. Le prêtre n'avait pas parlé. Mais quelle effrayante minute ! S'il répondait, s'il parlait !

—Vous étiez présent, n'est-ce pas ? continua le vieillard. Vous avez tout vu. . . Racontez-moi donc comment les choses se sont passées.

Prada regarda Pierre. Leurs regards se fixèrent entrèrent l'un dans l'autre. Entre eux, tout recommençait. C'était encore le destin en marche Santobono rencontré au bas des pentes de Frascati, avec son petit panier ; c'était le retour à travers la Campagne mélancolique, la conversation sur le poison, tandis que le petit panier roulait, se balançait doucement sur les genoux du curé ; et c'était surtout l'osteria sommeillante au désert, la petite poule noire foudroyée, morte, un filet de sang violâtre au bec. Puis, c'était, dans la nuit même, le bal des Buongiovanni qui resplendissait, toute une odeur de femmes, tout un triomphe de l'amour. Enfin, c'était devant le palais Boccanera, noir sous la lune d'argent, l'homme qui allumait un cigare, qui s'en allait sans retourner la tête, laissant l'obscur destin faire sa besogne de mort. Cette histoire, l'un et l'autre la savaient, la revivaient, n'avaient pas

besoin de se la répéter tout haut, pour être certains qu'ils s'étaient devinés, jusqu'au fond de l'âme.

Pierre n'avait pas répondu tout de suite au vieillard.

— Oh ! murmura-t-il enfin, des choses affreuses, des choses affreuses. . .

— Sans doute, c'est ce que j'ai soupçonné, reprit Orlando. Vous pouvez nous tout dire. . . Mon fils, devant la mort, a pardonné.

Le regard de Prada chercha de nouveau celui de Pierre, s'appuya si lourd, si chargé d'une ardente supplication, que le prêtre eu fut remué profondément. Il venait de se rappeler l'angoisse de cet homme pendant le bal, l'atroce torture jalouse qu'il avait subie, avant de laisser au destin le soin de sa vengeance. Et il reconstituait ce qui avait dû se passer au fond de lui, ensuite, après l'effroyable dénouement : d'abord, la stupeur de cette rudesse du destin, de cette vengeance qu'il n'avait pas demandée si féroce ; puis, le calme glacé du beau joueur qui attend les événements, lisant les journaux, n'ayant d'autre remords que celui du capitaine à qui la victoire a coûté trop d'hommes. Tout de suite il avait compris que le cardinal enterrerait l'affaire, pour l'honneur de l'Église. Il gardait seulement au cœur un poids lourd, le regret peut être de cette femme si désirée, qu'il n'avait pas eue, qu'il n'aurait jamais, peut être aussi une horrible jalousie dernière, qu'il ne s'avouait pas, dont il souffrirait toujours, celle de la savoir éternellement aux bras d'un autre homme, dans la tombe. Et voilà, ce cet effort vainqueur pour être calme, de cette attente froide et sans remords, que se dressait le châtimement, la peur que le destin, cheminant avec les figures empoisonnées, ne fut pas encore arrêté dans sa marche, et ne vint par contre-coup frapper son père. Encore un coup de foudre, encore une victime, la plus inattendue, la plus adorée. Toute sa force de résistance avait croulé en une minute, il était là dans l'épouvante du destin, plus désarmé et plus tremblant qu'un enfant.

— Mais, dit Pierre avec lenteur, comme s'il eût cherché ses mots, les journaux ont dû vous dire que le prince avait d'abord succombé et que la coutessina était morte de douleur, en l'embrassant une dernière fois. . . Les causes de la mort, mon Dieu ! vous savez que les médecins eux-mêmes, d'ordinaire, n'osent guère se prononcer exactement. . .

Il s'arrêta, il venait d'entendre soudainement la voix de Benedetta mourante lui donner l'ordre terrible : " Vous qui verrez son père, je vous charge

lui dire qui j'ai maudit son fils. Je veux qu'il sache, il doit savoir ; pour savoir, pour la vérité et la justice. " Grand Dieu ! allait-il obéir, était-ce donc là un de ces ordres sacrés qu'il fallait exécuter quand même, dussent les larmes et le sang couler à flots ? Pendant quelques secondes il souffrit du plus déchirant des combats, partagé entre cette vérité, cette justice invoquées par la morte, et son besoin personnel de pardon, l'horreur qu'il se serait faite à lui-même s'il avait tué le vieillard, en remplissant son implacable mission, sans bénéfice pour personne. Et, certainement, l'autre, le fils, dut comprendre que quelque lutte suprême se livrait en lui, d'où allait sortir le sort de son père, car son regard se fit plus lourd, plus suppliant encore.

— On a cru d'abord à une mauvaise digestion, continua Pierre. Mais le mal a si vite empiré, qu'on s'est affolé et qu'on a couru chercher le médecin. . .

Ah ! les yeux, les yeux de Prada ! Ils étaient devenues si désespérées, si pleins de choses les plus touchantes, les plus fortes, que le prêtre y lisait toutes les raisons décisives qui allaient l'empêcher de parler. Non, non ! il ne frapperait pas le vieillard innocent, il n'avait rien promis, il aurait cru charger d'un crime la mémoire de la morte, s'il avait obéi à sa haine dernière. Prada, lui, pendant ces quelques minutes d'angoisses, venait de souffrir une vie entière de douleur, abominable, que tout de même un peu de justice était faite.

— Alors, acheva Pierre, quand le médecin a été là, il a formellement reconnu qu'il s'agissait d'une fièvre infectieuse. Il n'y a aucun doute. . . J'ai assisté ce matin aux obsèques, c'était bien beau et bien touchant.

Orlando n'insista pas. D'un geste, il se contenta de dire combien, lui aussi, avait été ému toute la matinée, en songeant à ces obsèques. Puis, comme le vieillard se tournant, rangeant les journaux sur sa table, de ses mains restées tremblantes, Prada, le corps glacé d'une sueur mortelle chancelant, s'appuyant au dossier d'une chaise pour ne pas tomber, regarda Pierre encore, d'un regard fixe, mais d'un regard très doux, éperdu de reconnaissance, qui disait merci.

— Je pars ce soir, répéta Pierre brisé, voulant rompre la conversation. Je vais vous faire mes adieux. . . N'avez-vous pas de commission à me donner pour Paris.

— Non, non, aucune, dit Orlando.

Puis, tout d'un coup se souvenant :

— Eh ! si, j'ai une commission. . . Vous vous

rappelez, le livre de mon vieux compagnon de batailles Théophile Morin, un des Mille de Garibaldi, ce manuel pour le baccalauréat, qu'il voudrait faire traduire et adopter chez nous. Je suis bien heureux, j'ai la promesse qu'on le lui prendra dans nos écoles, mais à la condition qu'il fera quelques changements... Luigi, donne-moi donc le volume qui est là, sur cette planche.

Et, quand son fils lui eût remis le volume, il montra à Pierre les notes qu'il avait écrites au crayon, sur les marges, il lui fit comprendre les modifications qu'on exigeait de l'auteur, dans le plan général de l'ouvrage.

—Soyez-donc assez gentil pour porter vous-même cet exemplaire à Morin, dont l'adresse est au verso de la couverture. Vous m'épargnez une longue lettre, vous en direz plus en dix minutes, d'une façon plus nette et plus complète, que je ne le ferais en dix pages... Et vous embrasserez Morin pour moi, vous lui direz que je l'aime toujours, ah ! de tout mon cœur d'autrefois, lorsque j'avais mes jambes et que l'un et l'autre nous nous battions comme des diables, sans la pluie des bailes !

Il y eut un court silence, ce silence, cette gêne attendrie de la minute du départ.

—Allons, adieu ! embrassez-moi pour lui et pour vous, embrassez-moi tendrement, ainsi que le petit Angiolo m'a tout à l'heure embrassé... Je suis si vieux et si fini, mon cher monsieur Froment, que vous me permettez bien de vous appeler mon enfant et de vous embrasser comme un aïeul, en vous souhaitant le courage et la paix, la foi en la vie seule aide à vivre.

Pierre fut si touché, que des larmes lui montèrent aux yeux, et lorsqu'il baisa de toute son âme, sur les deux joues, le héros foudroyé, il le sentit lui aussi qui pleurait. D'une main vigoureuse encore, pareille à un étai, il le retint un instant, contre son fauteuil d'infirme, tandis que de l'autre, d'un geste suprême, il lui montrait une dernière fois Rome, immense dans son deuil sous le ciel de cendre. Sa voix se fit basse, frémissante et suppliante ;

Et, de grâce, jurez-moi de l'aimer quand même, malgré tout, car elle est le berceau, elle est la mère ! Aimez-la pour ce qu'elle n'est plus pour ce qu'elle veut être !... Ne dites pas qu'elle est finie, aimez-la, aimez-la, pour qu'elle soit encore, pour quelle soit toujours !

Sans pouvoir répondre, Pierre, l'embrassa de nouveau, bouleversé de tant de passion chez ce vieillard, qui parlait de sa ville comme on parle à trente ans d'une femme adorée. Et il le trou-

vait si beau, si grand, avec son hârissement de vieux lion blanchi, dans sa volonté obstinée de résurrection prochaine, qu'une fois encore l'autre grand vieillard, le cardinal Boccanera, s'évoqua devant lui, entêté également dans sa foi n'abandonnant rien de son rêve, quitte à être écrasé sur place, par la chute du ciel, Ils étaient toujours face à face, aux deux bouts de leur ville, dominant seuls l'horizon de leur haute taille, attendant l'avenir

Puis, lorsque Pierre eut salué Prada et qu'il se retrouva dehors, dans la rue du Vingt-Septembre, il n'eut plus qu'une hâte, celle de rentrer au palais de la rue Giulia, pour faire sa malle et partir. Toutes ses visites d'adieu étaient faites, il ne lui restait plus qu'à prendre congé de donna Serafina et du cardinal, en les remerciant de leur hospitalité bienveillante. Pour lui uniquement leurs portes s'ouvrirent, car ils s'étaient enfermés chez eux, au retour des obsèques, résolu à ne recevoir personne. Dès le crupoule, Pierre put donc se croire complètement seul dans le vaste palais noir, n'ayant plus que Victorine qui lui tint compagnie. Comme il témoignait le désir de souper avec don Vigilio, elle le prévint que l'abbé, lui aussi, s'était enfermé dans sa chambre ; et, lorsqu'il alla frapper à cette chambre voisine de la sienne, désireux au moins de lui serrer une dernière fois la main, il n'obtint même pas de réponse, il devina que le secrétaire, pris de quelque crise de fièvre et de méfiance, s'entêtait à ne point le revoir, dans la terreur de se compromettre davantage. Dès lors, tout fut réglé, il fut entendu que, le train ne partant qu'à dix heures dix-sept, Victorine lui ferait servir son souper sur la petite table de sa chambre, à huit heures, comme d'habitude. Elle lui apporta elle-même une lampe, elle parla de ranger son linge. Mais il ne voulut absolument pas qu'elle l'aïdât, et elle dut le laisser faire tranquillement sa malle.

Il avait acheté une petite caisse, car sa valise ne pouvait suffire, pour emporter le linge et les vêtements qu'il s'était fait envoyer de Paris, à mesure que son séjour se prolongeait. La besogne ne fut pourtant pas longue, l'armoire vidée, les tiroirs visités, la petite caisse et la valise emplies, fermées à clefs. Il n'était que sept heures, il avait à attendre une heure, avant le souper, lorsque ses regards, en faisant le tour des murs, pour être certains de ne rien oublier, tombèrent sur le tableau ancien, cette peinture d'un maître ignoré qui l'avait si souvent ému, pendant son séjour.

A suivre

**TÊTE GRISONNANTE
ET MENACÉE
DE CALVITIE**
On évite ce danger par l'usage de
**La Vigueur des Cheveux
d'AYER.**

"Il y a près de quarante ans, après quelques semaines de maladie, mes cheveux commencèrent à grisonner et se mirent à tomber si rapidement que je fus menacée de calvitie imminente. Ayant entendu parler en termes élogieux de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, je commençai



l'usage de cette préparation, et je fus si satisfaite des résultats, que je n'ai jamais essayé l'usage d'autres pomades. Elle empêcha mes cheveux de tomber, provoqua une nouvelle pousse et me garantit le cuir chevelu contre les pellicules. Une seule application de temps en temps me conserve la chevelure dans sa couleur naturelle. Je n'hésite jamais à recommander n'importe quelle médecine d'Ayer à mes amis."
—Mrs. H. M. HART, Avoca, Ill.

La Vigueur des Cheveux d'Ayer

PRÉPARÉE PAR LE
DR. J. C. AYER & Co., LOWELL, MASS., U. S.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co., 36 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

LE SUN

**Compagnie d'Assurance
sur la Vie
du Canada**

Siege Social, Montrea

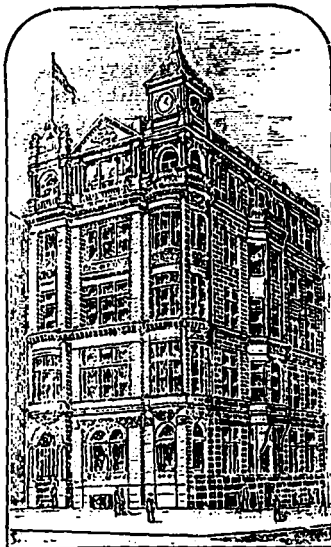
ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 189. Elle montrera sans aucun doute un augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. La police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une de

principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve esé assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 08
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 60
Revenu pour 1896.....	1,886,258 00

O. LEGER,

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal